

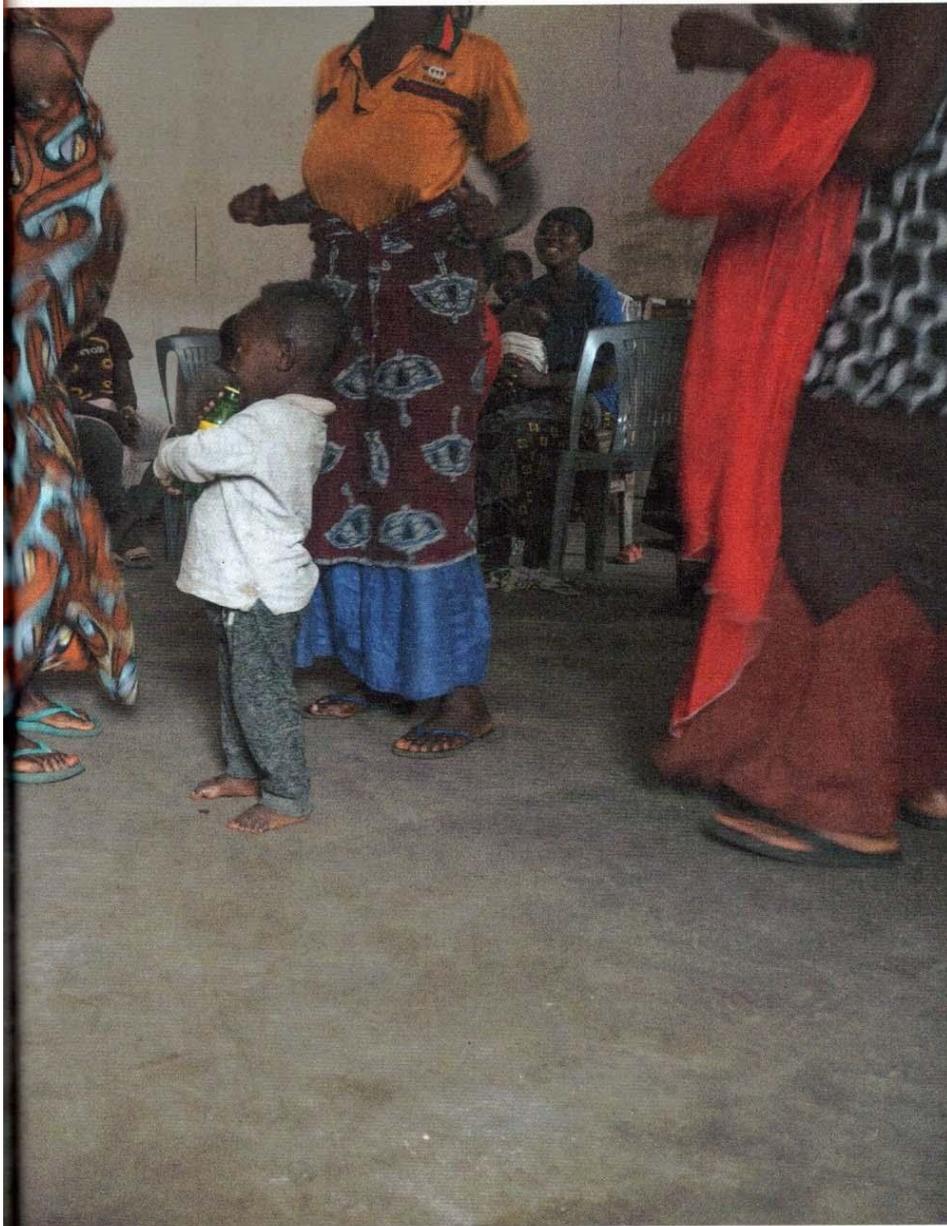
Goma,

Congo, Nord-Kivu. Entre volcans et lac, la ville de Goma pourrait être un coin de paradis. Mais depuis trente ans et les premiers camps de réfugiés rwandais fuyant le génocide, elle n'a cessé de souffrir, entre éruptions du Nyiragongo, camps de déplacés sans cesse grandissants, guerre entre armée congolaise et milice du M23 soutenue par le Rwanda voisin, violente insécurité dans certains quartiers... Des dizaines d'artistes s'y démènent, malgré tout, pour continuer à peindre, jouer de la musique ou des pièces de théâtre, slamer... Et nourrir la vision d'une autre Goma, apaisée et où régnerait la justice sociale.

—
Un dossier
de Laure de Hesselle



l'art de l'espoir



– les « têtes » en swahili, soit les têtes pensantes, les créateurs – est l'un de ces multiples lieux disséminés dans la ville du Nord-Kivu, où la culture et l'art se vivent, se réfléchissent. « La culture c'est le pourquoi, renchérit Thierry. Et quand on la délaisse, le monde n'est plus peuplé que d'individus qui sont là, mais ne savent pas pourquoi. » Ici, malgré les guerres incessantes, les épisodiques mais meurtrières colères du volcan, l'insécurité permanente, les artistes créent. Malgré, ou peut-être d'autant plus.

« Les jeunes les plus révolutionnaires se trouvent dans l'est du pays depuis longtemps », constate Brain Tshibanda, écrivain, acteur culturel congolais et ex-directeur du Centre Wallonie-Bruxelles à Kinshasa. C'est notamment ici qu'est né La Lucha (ou Lutte pour le changement) en 2012, ce mouvement citoyen non-violent de lutte pour la démocratie et la justice sociale. « Et face à tant d'injustice et de violence, l'art est pour eux à la fois un moyen de dénoncer les crimes commis et d'évacuer rancœurs et tristesse. Mais aussi, toujours, de transmettre l'espoir que demain, un mieux est possible. Cela s'est perpétué dans le temps, de plus jeunes ont aujourd'hui pris la relève. »

Une société traumatique

Ainsi, à quelques kilomètres de la galerie, le petit bâtiment de l'Espace Slam, tout décoré de couleurs et de mots, accueille la première session de la Slam Academia du moment. Ils sont sept à écouter Franck Amak, le formateur du jour. « La base du slam c'est le message, témoigne-t-il, et le talent se forge et se découvre au fil du temps. Travaillez, ayez du courage si vous voulez être entendu au-delà de ces quatre murs. » Le collectif à l'initiative du lieu, Goma Slam Session, est né en 2017 au cœur de tensions et de manifestations, à la fin du mandat de Joseph Kabila, et alors que la région connaissait de nouveaux massacres. « Nous nous sommes réunis à une dizaine de slameurs, se souvient Depaul Bakulu, dit Sniper, pour réaliser un morceau, Mon vœu, dans lequel nous réclamions des élections, une démocratie »

« Sans culture pourquoi exister ? La culture, c'est être soi. C'est pour ça qu'on se bat. Une société qui rejette la culture, la pensée, elle sombre, on ne s'y pose plus les bonnes questions. » Justin Kasareka et Thierry Vahwere, dit Croco, sont assis sous le porche d'une grande maison blanche, nichée dans une rue de Goma. A l'intérieur, des tableaux. On y distingue des portraits de femmes apaisées, des motifs traditionnels Kuba dessinés sur la peau ; des créatures hybrides, mi-composants électroniques mi-organes humains ; des hommes-arbres ou composés de feuilles. La galerie Vichwa

restaurée, la paix. » L'envie de ne pas en rester là, des réunions chaque samedi... et un mouvement (« sans chef ! », souligne Depaul) a peu à peu grandi, avec des représentations, des formations, des ateliers dans près d'une vingtaine d'écoles, une attention particulière à l'accessibilité pour les filles, une bibliothèque, des « jeudis de la pensée » où des chercheurs, des penseurs viennent partager leurs réflexions... Elles et ils sont à présent quelque 132 slameurs et slameuses à faire partie du collectif.

« Goma est aujourd'hui la capitale du slam !, sourit Sniper. Mais c'est le fruit d'une société traumatique : nous avons entre 12 et 30 ans et nous n'avons connu que la guerre. Parfois ce traumatisme est inconscient, mais c'est toujours là. Même si on écrit un texte sur l'amour, la guerre y revient. »

Dans cette ville parfois qualifiée de « martyre », nombre d'artistes mêlent dans leur pratique à la fois dénonciations, revendications, que ce soit autour des conflits d'aujourd'hui ou du colonialisme, et rôle thérapeutique. « L'art est en soi déjà une forme d'activisme, estime par exemple l'artiste multidisciplinaire Mugabo Baritegera. C'est un acte de résilience vu notre environnement. » Joviane Chanda fait elle partie de l'Acting Lab, un collectif de comédiennes et metteur-ses en scène. Elle est l'une des autrices de *Mémoire envoûtée*, la pièce que la troupe vient de monter autour de souvenirs d'enfance traumatisants. « Nous voulons trouver comment y mettre un terme et ne pas continuer à les porter. Raconter guérit. Pour pouvoir avancer, nous placer dans une dynamique où nous nous faisons confiance, pouvons être authentiques, fiers de ce que nous sommes, de ce que nous avons vécu. »

Une forme de guérison qui peut aussi toucher les spectateurs. Dans le jardin de Yolé ! Africa (lire p.96) ce matin-là, des collègues de Joviane, membres de la troupe Acadart, répètent leur pièce. Des soldats, une prisonnière enceinte de son persécuteur... des bribes de vies qui, ici, sont des réalités vécues. « Nous avons une responsabilité à bien les représenter, à éviter la caricature, à respecter les personnages, et à ne pas

« Les ONG permettent certes que des choses se fassent, mais alors avec un message précis, social, en lien avec la santé... Jamais politique par exemple ! Nous voulons pouvoir porter un discours critique »

— Mugabo Baritegera, artiste multidisciplinaire

raviver la douleur, reconnaît Germain Chiza Mukubito, l'auteur et directeur artistique. Mais des personnes qui ont connu ça pourront peut-être trouver du réconfort dans une résolution qui, sur scène, sera différente. »

Dans les camps de déplacés, tout autour de la ville, ou auprès des enfants des rues, énormément de collectifs et d'associations de Gomatraciennes agissent avec les moyens du bord, combinant souvent distribution alimentaire et activités culturelles. La pratique, l'expression artistique devient alors catharsis, ou - c'est déjà beaucoup - moment de respiration dans un quotidien très lourd. Certains espèrent également détourner ain-

si des armes et de la violence des jeunes susceptibles d'y plonger. « Chanter la paix vaut toujours la peine, se dit Johnson Ishara, coordonnateur de l'Asbl Dynamique Génération Consciente et observateur de la scène locale. On ne sait pas qui va l'entendre, va être touché, peut-être un militaire ? Allez savoir ce qui peut advenir. »

Caché derrière un haut mur comme souvent dans les villes du Sud, on repère à l'oreille le rez-de-chaussée où Faraja Batumike et ses amis du collectif Vijana up (« jeunesse debout ») donnent des cours de danse hip-hop. Une dizaine de jeunes s'appliquent à tourner sur le sol en carrelage. « La danse est un moyen de parler sans la parole, commente Faraja. Et ça fait moins de débat parce que ce sont des émotions que tu transmets. Avec tout ce qui nous divise, tous ces conflits, partager la même passion rassemble, c'est un rôle capital dans des sociétés comme la nôtre. » Ici comme à peu près partout dans la ville les cours sont gratuits et rassemblent des pratiquants de toutes catégories sociales. « Tu laisses ta rage sur scène. Et puis le hip-hop nécessite une forte discipline, un entraînement long. Ça aide aussi à arrêter les choses négatives : nous, nous n'avons pas d'autre occupation que la danse. »

« La culture est peut-être ce qui sauvera cette région, abonde depuis son bureau au Foyer culturel Augustin Mosange, son directeur. Avec des jeunes qui au lieu de prendre les armes utiliseront l'art pour crier leur ras-le-bol de vivre dans une société de guerre. Les armes n'ont pas apporté le changement, mais la culture le pourrait. »

Le Foyer, avec ses quelques salles de classe et sa grande scène de spectacle, est l'un des lieux-phares de la pratique artistique à Goma. Ici, on enseigne le piano, là les percussions, hier c'était du théâtre, ou les répétitions de la fanfare du Kivu. Ils sont quelque six cents élèves à se former deux fois par semaine, et jusqu'à trois mille jeunes fréquentent les lieux pour des activités diverses. Le foyer est né en 2011 de la passion pour Goma du Belge Eric de Lamotte et de son association En avant les enfants, aidé par Wallonie-Bruxelles International, Music Fund et ses

dons d'instruments ou la coopération japonaise – de petits drapeaux au cercle rouge sont ainsi visibles un peu partout. Il a ouvert les portes des arts vivants à bien des enfants, adolescents ou jeunes adultes, ceux-ci n'étant sinon guère accessibles ailleurs qu'à l'église.

Le « débrouillez-vous »

Mais ici comme pour l'immense majorité des artistes de Goma, la précarité est de mise. Dans la classe de piano, Justin Kabwe fait face à une dizaine d'étudiants, souvent à deux devant un clavier électronique – d'autres, sans adaptateurs disponibles, sont inutilisables. Un à un, il les fait passer derrière le piano à queue – le piano droit, désaccordé, est lui aussi inemployable : « Il n'y a pas d'accordeur à Goma et faire venir quelqu'un de Kinshasa c'est compliqué... » Bien souvent sans pratique possible à la maison, les progrès sont lents. Mais des étudiants s'accrochent, certains deviennent professionnels – et viennent parfois à leur tour enseigner au foyer...

Plus largement, même si Brain Tshibanda souligne la volonté de l'Etat congolais d'inclure la culture dans les accords bilatéraux qu'il signe, tous les artistes rencontrés s'accordent à regretter le peu d'investissements des autorités dans le domaine. « Le gouvernement s'en fiche, déplore Didier Bulonza, multi-instrumentiste, luthier de guitares, enseignant, il n'y a pas de budget alloué à l'art. Nous devons nous démener, c'est le règne du "débrouillez-vous". » Peu de lieux de formation, peu de moyens de diffusion, peu d'endroits où se produire... « Notre pièce a été créée en 2022, témoigne par exemple Germain Chiza Mukubito de la troupe Acadart, et nous allons jouer notre quatrième date seulement... à Kigali. » Vivre de son art est plutôt l'exception. « Pour les musiciens, il y a bien quelques festivals ou concerts,

« Nous avons entre 12 et 30 ans et nous n'avons connu que la guerre. Parfois ce traumatisme est inconscient, mais c'est toujours là. Même si on écrit un texte sur l'amour, la guerre y revient »

Depaul Bakutu, slameur

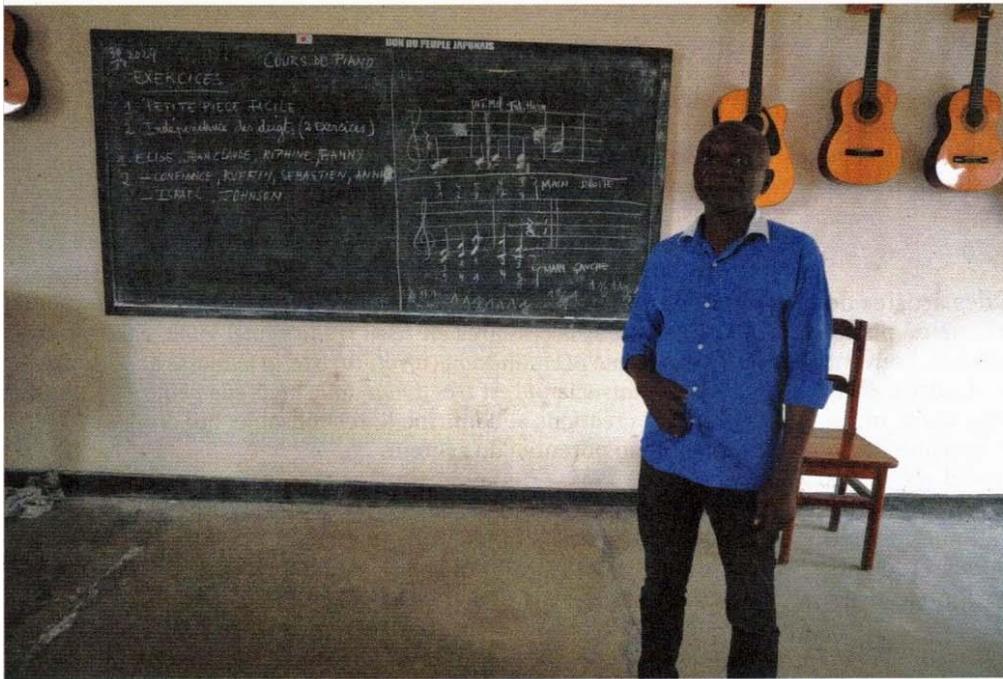
raconte Johnson Ishara, mais ils sont rares parce que le billet d'entrée ne peut aller au-delà d'un dollar (0,9 euro), les spectateurs ne peuvent payer plus. » A l'Institut Français, par ailleurs l'un des rares lieux d'accueil de spectacles ou d'expositions – « mais apolitiques », précise Vincent Asani – un incubateur dont ce dernier est le coordinateur tente de soutenir les artistes-entrepreneurs au moyen de formations et de bourses. « D'un jeu vidéo inspiré de l'histoire de la RDC, à des accessoires en tissu traditionnel kuba, en passant par une BD numérique afrofuturiste, la jeunesse artistique gomatracienne est très dynamique mais elle peine à diffuser ses créations », confirme le responsable, qui croit cependant au potentiel du secteur.

La Cour des grands

Ce vendredi soir, au Tango, un « lounge bar » du centre de Goma, La Cour des grands, un groupe de rumba, entame son set devant une salle encore très clairsemée. A l'avant de la scène, une caisse en carton vide siglée Heineken attend les pourboires. Ce qu'on appelle ici le karaoké est l'une des façons de gagner un peu d'argent. Didier Bulonza est passé par là. « S'user les nerfs de 16 heures à minuit pour à peine 10 dollars, c'est vraiment dur. Et tu risques en plus de te faire tabasser en rentrant chez toi... » La grande insécurité une fois la nuit tombée est en effet un autre obstacle à la vie culturelle des Gomatraciennes. Des bandes armées circulent dans >



La troupe Acadart répète sa pièce, *Sans fin*. Les comédiennes y jouent des soldats, une prisonnière enceinte de son persécuteur... des personnages qui, ici, font partie du vécu de beaucoup de spectateurs.



Justin Kabwe, professeur (entre autres instruments) de piano au Foyer culturel de Goma. Les moyens sont insuffisants, mais le Foyer permet à des centaines de jeunes de s'exprimer par la musique ou le théâtre.

certaines quartiers de la ville et pillent, blessent, traumatisent ou tuent régulièrement et impunément des habitants. Avec l'argument de limiter leurs déplacements, les autorités ont interdit les motos-taxis dès 18 h, les bus à 20 h, et seuls quelques très rares taxis circulent encore après 21 h. Tous ceux – très nombreux – qui n'ont pas de voiture restent donc à peu près chez eux. « L'insécurité bloque plein de choses, estime Faraja Batumike, les infrastructures artistiques se développent peu, parce que les opérateurs se disent que ce ne sera pas rentable. » Celles qui existent cependant s'adaptent, les événements ont lieu plus tôt, et d'autres s'organisent malgré tout. Ainsi, en ce samedi soir de juillet, le stade Afia, s'il n'affiche pas complet, accueille tout de même pas mal de public pour un festival réunissant des musiciens de Goma et de Tanzanie. Certains en profitent pour lancer des appels à une plus grande implication dans la résolution des conflits aux politiciens Congolais. Et parmi les spectateurs on se réjouit de pouvoir se distraire et faire la fête. « Nous vivons au

« La culture est peut-être ce qui sauvera cette région. Avec des jeunes qui au lieu de prendre les armes utiliseront l'art pour crier leur ras-le-bol de vivre dans une société de guerre. Les armes n'ont pas apporté le changement, mais la culture le pourrait »

– Augustin Mosange, directeur du Foyer culturel

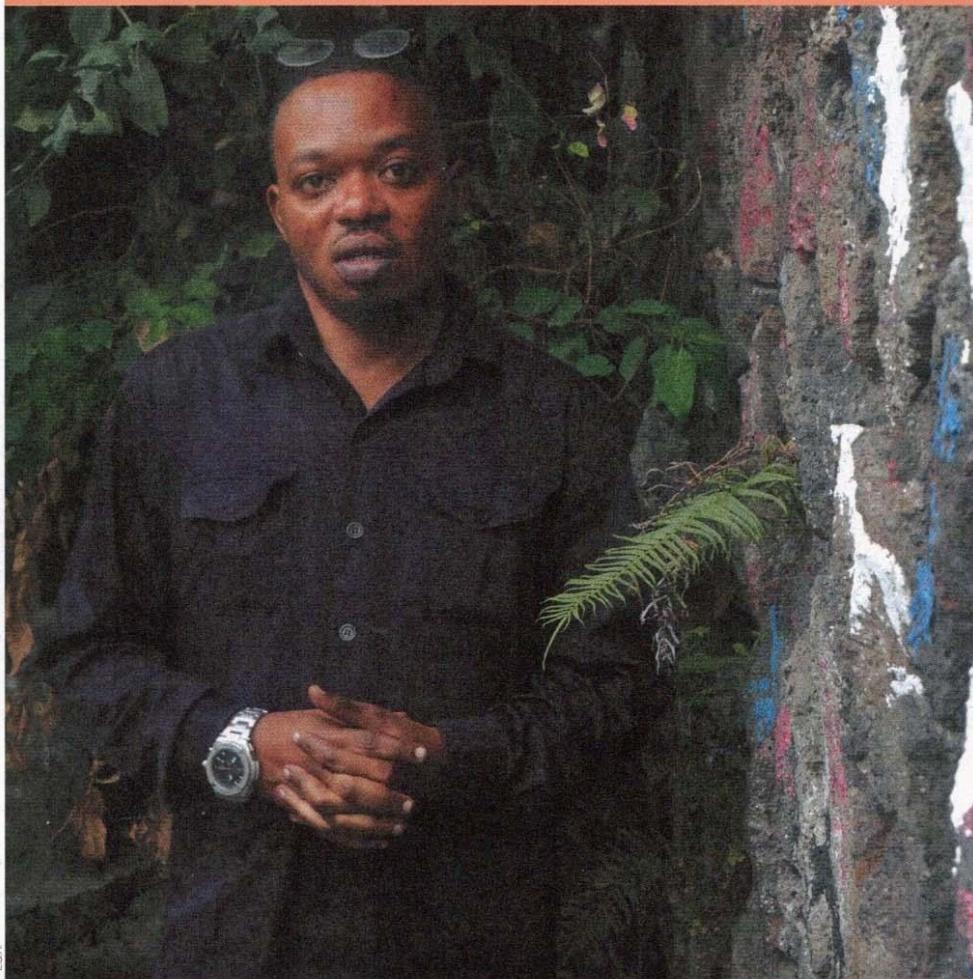
jour le jour, constate Edizon Musavuli, jeune dessinateur et peintre, en profitant des moments où ça va et en ayant toujours conscience que demain tout peut exploser. En temps normal, ce n'est pas une vie souhaitable, mais nous ne pouvons pas pleurer et être négatifs sans cesse ! Nous sommes comme obligés de nous tracer un coin de paradis dans cet enfer, il faut se trouver des petits bonheurs. Et les gens s'en sortent tout de même, cela crée une mentalité positive. Quand un événement est organisé, les spectateurs sont là, sans en faire quelque chose de dramatique. » « Des moments pendant lesquels on peut s'évader, danser, chanter, sont aussi importants », juge Augustin Mosange.

Ce fut d'ailleurs l'une des motivations à la création du Festival Amani, né il y a dix ans dans l'enceinte du Foyer culturel. « Nous voulions inviter chez nous des artistes internationaux, donner l'occasion de s'exprimer aux interprètes d'ici, et que ce soit accessible même aux personnes modestes », explique Arlette Musungay, sa directrice adjointe. Réunissant 800 bénévoles et jusqu'à 35 000 festivaliers, le festival est aussi accompagné d'un concours pour entrepreneurs. « Amani a transformé Goma, aujourd'hui tout le monde y vient, c'est LE rendez-vous annuel. Nous voulions changer l'image de la ville, elle qui est systématiquement associée à des tueries, à la pauvreté. Et nous sommes sur la voie, nous apportons une pierre à la fois. » Néanmoins, après un premier report de février à mai, le festival a encore été déplacé à novembre prochain, rattrapé malgré tout par la situation sécuritaire. « Après un bombardement dans un camp, certains se sont affolés, et nous avons préféré reporter en des temps plus sereins – même si ce n'est qu'une sérénité de surface », précise Arlette Musungay.

Toujours ce même balancement, entre une actualité terrible qui ne peut être niée, et le besoin de montrer qu'ici des gens vivent, vaquent à leurs occupations

« Nous vivons au jour le jour, en profitant des moments où ça va et en ayant toujours conscience que demain tout peut exploser. En temps normal, ce n'est pas une vie souhaitable, mais nous ne pouvons pas pleurer et être négatifs sans cesse ! Nous sommes comme obligés de nous tracer un coin de paradis dans cet enfer »

—
Edizon Musavuli,
dessinateur et peintre



quotidiennes, entreprennent, créent. « J'ai eu plus peur de ma ville quand j'étais à Kinshasa qu'ici, témoigne le dessinateur Edizon, tant l'image qu'on en donne ailleurs est catastrophique. » Deux mots reviennent cependant sans cesse : résilience et espoir.

« Goma était considérée comme la capitale touristique de la RDC, invoque le slameur Ben Kamuntu, activiste de la Lucha aujourd'hui exilé en Belgique, j'aimerais que les gens viennent voir le volcan et n'aient pas peur de se faire tirer dessus... Essayons de rêver ce Congo-là, d'y mettre plus de lumière. C'est un Congo qu'il faut construire nous-mêmes, il ne le sera pas par d'autres. » « L'art nous permet de nous imaginer ce qu'on voudrait vivre et qu'on ne vit pas, abonde Depaul Bakulu. Par exemple que les minerais profitent aux Congolais... Nous avons besoin de rêve, d'un nouvel imaginaire pour rompre le fatalisme. Cela changera et viendra des filles et fils du Congo. » —

Pour que vive le livre

Ghislain Kabuyaya, écrivain, animateur radio, est l'un des fondateurs des éditions Mlimani (« la montagne »), nées à Goma. « Leur création est venue d'un constat, explique le coordinateur de ses activités sur le terrain : dans une bibliothèque ou une librairie, la plupart des livres arrivent sous forme de dons, de France, de Belgique, et peu illustrent des réalités africaines. Comment alors se projeter dans l'avenir ? On dit que le Congolais ne lit pas, mais il ne se reconnaît pas dans ces livres où on lui parle de la Tour Eiffel... » Quant aux auteurs africains, souvent édités en Europe, leurs livres sont un produit de luxe. La maison d'édition, qui travaille avec un imprimeur local équipé d'une nouvelle machine pour l'occasion, s'attache ainsi à rééditer, à un prix accessible (5 \$ en moyenne) des essais et des romans « qui puissent outiller le lecteur par rapport à sa réalité », explique Ghislain. « Ce sont des livres de révolte, engagés, qui incitent au réveil et à la résistance. Nous voulons transformer les mentalités, amener les gens à changer de comportement. » —

Un imaginaire indépendant

Au pied d'un arbre, devant Le Chalet, un restaurant chic au bord du lac Kivu, quelques vendeurs ont étalé des objets à destination des rares touristes ou expatriés. Parmi les porte-monnaie en tissus colorés ou les petits masques en bois, des voitures bricolées avec des bouts de métal. Ici, à Goma, elles sont siglées des Nations unies ou de Médecins sans frontières... Les ONG sont partout dans la région. Leur action est extrêmement critiquée : le dénuement absolu et la faim dont souffrent et continuent de souffrir les déplacés dans les camps ne plaident pas en leur faveur. Mais cette présence a également un impact sur la scène culturelle. Vu l'absence de soutien, de subsides étatiques et le peu de moyens du public, les ONG sont souvent l'une des rares sources de revenus pour les artistes. « Elles permettent certes que des choses se fassent, constate l'artiste multidisciplinaire Mugabo Barietegera, mais alors avec un message précis, social, en lien avec la santé... Jamais politique par exemple ! Nous voulons pouvoir porter un discours critique. » « Il faut répondre à leur demande, renchérit le peintre Thierry Vahwere, parler de la violence, des enfants soldats, du choléra... Cela renforce d'une part cette image du Nord-Kivu, et d'autre part c'est au détriment de ce que tu as à dire toi-même. C'est vraiment un frein par rapport à la création : nous devenons des caisses de résonance des vues des ONG. »

Au-delà de la question des ONG, ces artistes revendiquent de déconstruire l'esprit colonialiste qui imprègne encore la société, et de proposer des solutions ancrées dans les besoins et les savoirs des Gomatraciennes. Ainsi, tout au long des murs de la galerie Vichwa, les œuvres exposées veulent parler autrement de leur réalité. « La femme est ici toujours représentée comme victime, violée..., constate Thierry, je la montre forte, c'est le centre de la communauté. » Sur les toiles de son ami Justin Kasareka, elles sont méditatives et apaisées. Et les deux jeunes accueillis en résidence par la galerie, Benjamin Baharyi et Nathanël Nyunda, parlent quant à eux des plantes médicinales traditionnelles ou de l'importance des arbres.

Des lieux comme cette galerie, l'Espace Slam, Yolé !, qui offrent des locaux, des formations, sont autant d'endroits où « les artistes prennent leurs responsabilités dans la construction d'une autre société, considère le slameur Ben Kamuntu. Notre art est là pour tenir en éveil, pour vous empêcher de dormir ». « Nous voulons fabriquer une société de créateurs, dit Justin Karaseka, qui peuvent amener quelque chose de nouveau. Les Congolais sont formés pour perpétuer les choses, faire tourner la machine. Il faut pouvoir remettre la situation en question, sinon on reste coincés sous le poids de la réalité, dans la survie, quand on pense qu'il n'y a pas de sortie. » –

Le groupe de «karaoké» La Cour des grands joue toute la soirée dans un bar de Goma, pour quelques dollars. Une misère, trop souvent, mais un des rares moyens d'être un peu rémunéré pour sa musique ici.





Esther Abuma

« Le slam fait bouger le cerveau »

« Rendez-vous au rond-point Kihisi Bon voyage ! » Ce matin-là, la slameuse Esther Abuma intervient au camp de déplacés de Bujari. C'est la Journée de la Femme africaine : une ONG l'a invitée à participer à son activité de sensibilisation. Pendant très longtemps, nous suivons un camion dans sa traversée de différentes zones de camps. Sur son plateau, une dizaine de personnes sont rassemblées autour d'une sono qui diffuse de la musique. Régulièrement, le véhicule s'arrête, et un ou une intervenant-e (souvent un !) prononce un bref discours pour promouvoir « le leadership de la femme dans son autonomisation », devant un parterre d'enfants et quelques adultes attirés par la musique. Puis repart... « Je ne me suis pas bien renseignée sur l'action d'aujourd'hui », glisse la jeune slameuse. Un dernier stop dans une cour, et Esther monte sur le pont.

« La femme est ce navire qui transporte la paix
J'ai été violée

Et utilisée comme arme de guerre
Aujourd'hui je décide de me lever
Je ne veux plus me taire
Je veux m'exprimer »

« La sensibilisation est plus efficace si elle est accompagnée par d'autres activités, un suivi, commente ensuite la jeune femme. Les discours ne suffisent pas. Les conditions dans lesquelles les déplacés vivent ici nourrissent l'agressivité, la violence, elles et ils ont mille et une raisons de s'énerver et de prendre les armes. C'est le problème de certaines ONG, qui viennent pour avoir des trucs à mettre dans les rapports mais c'est tout... Ces personnes dans les camps n'ont que les armes et les cris dans les oreilles. Les activités artistiques peuvent être un moyen de détraumatisation collective, — donner un moment pour rêver c'est important —, mais il faut alors qu'elles soient régulières. Et si tu n'as pas mangé depuis trois jours tu vas avoir du mal à te projeter vers demain. »

En d'autres lieux cependant, c'est à un véritable travail de « slam-thérapie » qu'Esther Abuma et d'autres slameurs et slameuses se sont attelés auprès de femmes. Partant du constat que de nombreuses filles victimes de violences ou en rupture familiale ne parlaient pas librement à leurs psychologues, ils ont proposé des exercices de relaxation, des chansons, de la danse, des ateliers d'écriture et de slam pour celles qui le pouvaient. « C'était difficile, mais elles acquéraient un peu plus de confiance en elles, elles parlaient plus. Le slam peut ouvrir plein de portes. » Le projet est pour l'instant arrêté, faute de financement.

« A Kinshasa ils peuvent parler de bière ou d'amour, constate Esther, à la fois frêle et forte, mais à Goma notre slam vient des frustrations ressenties, nous voulons dénoncer les injustices, l'inaction du gouvernement... de manière pacifique. Moi je me mets à la place de toutes ces personnes qui n'ont pas la parole. » A 21 ans, elle s'estime chanceuse. « La plupart des filles de ma génération n'ont pas la chance de fréquenter des lieux de réflexion, de sortir de l'ordinaire. Ces filles sont coincées dans cette espèce de bulle dans laquelle il faut trouver un bon mari, mettre en avant son apparence et où ce n'est pas la peine de faire des études - d'autres les font pour elles... » Dans une société où vouloir être un artiste est souvent très mal perçu, associé à la délinquance, c'est encore plus difficile pour les filles. Entrée dans le monde du slam par le biais de son frère, qui a su rassurer ses parents, la jeune femme a quant à elle pu « rencontrer des personnes, des raisonnements autres. C'est une vraie opportunité que toutes les filles n'ont pas ». Mais pour Esther, plus largement et au-delà des camps, son art a un impact social. « Son rôle est de changer les comportements, les attitudes, les mentalités. Cela conduit pas mal de jeunes à réfléchir plus. Ceux qui font du slam ou un autre art sont différents. Ils ne prendront pas les armes. Si la musique fait bouger les hanches, le slam fait bouger le cerveau. » —

AU LARGE

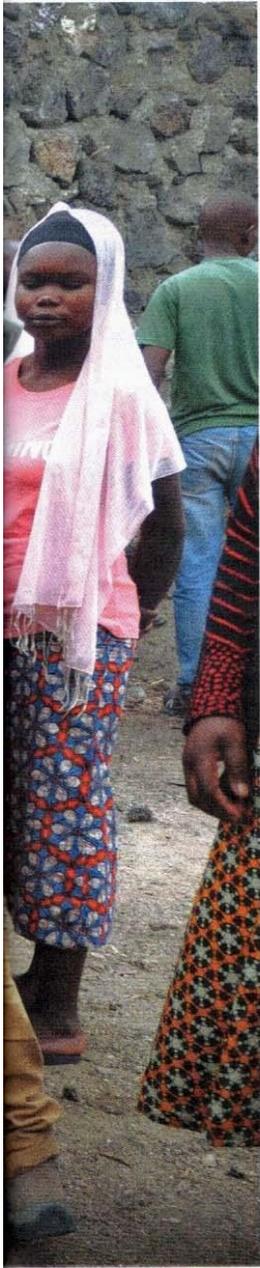
Petna Ndaliko



« A travers l'art,
on pense la vie
autrement »

Au centre de Goma ou dans un camp, l'association Yolé ! forme à travers l'art des esprits libres.

Dans le camp de déplacés de Bulengo, Petna Ndaliko, le fondateur de l'association Yolé!, tire le portrait des «mammans». Toutes ont participé ici à des ateliers de photo et de storytelling, un moyen de retrouver de la force, de prendre la parole.



USAid, Médecins sans frontières, Unicef, Solidarités international, UN, CICR... Les noms des ONG présentes dans les camps s'affichent sur des milliers de tentes blanches, faites de bâches de plastique. Pendant des kilomètres et des kilomètres, ces mêmes « habitations » précaires, calées sur les cailloux de lave noire qui sont partout, vestiges d'éruptions volcaniques passées. Ils seraient quelque 700 000 déplacés à vivre dans les alentours de Goma, fuyant la guerre. Très peu de sanitaires, de points d'eau, pas de revenus, insécurité et violence (10 % des femmes disent avoir été violées ici selon un rapport récent de MSF) et à présent épidémie de MPOX, les conditions sont dantesques.

Au bout du camp de Bulengo, à quelques centaines de mètres des dernières tentes de fortune, des parcelles délimitées par des murs – de lave eux aussi. Une haute porte métallique, et derrière celle-ci un espace libre, une grande maison en construction, quelques parcelles plus ou moins cultivées – c'est la saison sèche. « Karibu », bienvenue chez Yolé ! Ekolojia !

A l'avant, un petit bâtiment de planches rouge vif accueille ce matin-là plusieurs dizaines de « mamans ». Maïte Botembe, étudiante à l'Académie de Kinshasa en dernière année de communication visuelle, stagiaire ici, propose aux présentes de s'approprier et de raconter l'histoire de l'une de leurs voisines. Après avoir participé à une première série d'ateliers sur la photographie, cela fait plusieurs semaines que toutes travaillent à ce projet de storytelling. Chacune a choisi un objet de son quotidien puis construit une

histoire et une chanson. Toutes passent devant le groupe, chaque refrain et danse étant bien souvent repris par plusieurs d'entre elles. « A Kinshasa on pense qu'ici il n'y a que la guerre. Mais non, il y a aussi la vie, les gens cherchent à s'en sortir, à se créer de nouvelles histoires, c'est important de leur donner la parole. L'idée est de partir de leur réalité, explique Maïte Botembe, d'y mêler des traditions communautaires, des chants, des danses, et de les associer

à la photo et à un récit. Nous voulons vraiment sortir du négatif ici, créer. Partir de leur propre histoire et y ajouter de l'imaginaire. » Lune est venue avec son matelas, le seul objet avec lequel elle a déjà fui trois fois, une autre avec un pull, celui qui réchauffe ses enfants. Alphonsine Sifa, elle, a apporté son tamis. « Je l'aime parce qu'il permet d'enlever les déchets dans la farine. On ne sait pas où elle a traîné... » Pour elle, venir à Yolé ! lui permet de « laisser un temps tous les problèmes derrière la porte ». « Ici je ne pense pas à ce qui se passe à la maison. » Avec son apprentissage de la photo, elle espère témoigner de ce qu'elle a vécu, le jour où elle rentrera à Nyamitaba, son village. « Et je pourrai alors prendre des photos des moments de joie, de ma vie nouvelle... »

Faire communauté

« Au premier degré, on voit juste des photos, commente Petna Ndaliko, artiste, réalisateur, fondateur de Yolé ! Mais il s'agit en réalité de construire une communauté. Manipuler, exploiter les gens qui sont dans des conditions de survie est facile. Nous cherchons à faire en sorte que ces personnes posent des questions, exigent de bonnes conditions de vie. Et avec la photo, elles retrouvent la parole, retrouvent du pouvoir. Lors d'une exposition, tout le monde écoute ces mamans, leur posture change, elles deviennent des personnes qui font des propositions et réclament des réponses. »

Yolé ! Ekolojia n'est qu'un volet du vaste et protéiforme projet créé par l'artiste et réalisateur, lui qu'on appelle ici Mzee – le sage. Fondé en 2000 à Kampala (Ouganda) puis en 2002 à Goma, après l'éruption particulièrement dévastatrice du volcan Nyiragongo, il a transformé et transforme encore une part du visage artistique, social et militant de la ville. Au cœur du camp, à quelques kilomètres de Yolé ! Ekolojia, un autre terrain accueille Yolé ! Farm. En sommeil en cette saison sèche qui rend les cultures difficiles, cet espace est celui d'une agriculture vivrière, où les familles peuvent enrichir leurs connaissances en maraîchage sur petite surface et cultiver pour elles-mêmes. Bon nombre des déplacés étaient paysans dans leur village et possèdent déjà des connaissances. « Dans un camp, on perd sa dignité, on est toujours en train d'attendre, on est dépendant de la nourriture donnée par d'autres. Faire pousser ses propres légumes et en vendre l'excédent permet de retrouver une forme de souveraineté alimentaire, d'autonomie. Nous avons ensuite lancé des micro-crédits pour leur permettre d'investir dans d'autres activités. Ce sont ainsi quarante familles [sur les près de quatre cents qui fréquentent l'association] qui sont tout à fait indépendantes de Yolé aujourd'hui. » Au-delà, il s'agit aussi de faire naître une communauté, des solidarités.

« Quand on est déplacé, on ne choisit pas ses voisins, rappelle Petna. Ce sens communautaire est ce qui est le plus difficile à créer, mais l'art peut y arriver. »

« C'est la guerre qui nous a fait nous rencontrer, commente Esperanza Muhoza, l'une des mamans qui fréquente Yolé ! trois fois par semaine, donc c'est à la fois positif et négatif... Mais quand nous nous croisons hors d'ici, nous discutons des cours, nous nous donnons des conseils pour continuer et tenir dans les jours à venir. » Il y a quelques semaines, alors que des membres de l'équipe de l'association étaient interpellés « pour vérification » par l'armée congolaise, les femmes se sont mobilisées pour protester. « C'était une petite victoire que de les voir ainsi réagir collectivement et réclamer des droits », se réjouit Petna Ndaliko.

Les mamans qui le veulent apprennent la photo, la narration, à cultiver – y compris des plantes médicinales, un savoir ancien souvent effacé par la colonisation auquel Yolé essaie de reconnecter son public. Leurs enfants touchent eux aussi à la photographie, élaborent une banque de semences ou font sécher des plantes. Ils se voient également enseigner la cordonnerie. « D'abord pour se chauffer, car le sol de pierres de lave fait très mal aux pieds : nous distribuerons le premier millier de paires réalisées. Et s'ils le désirent, pour devenir cordonniers. L'idée est de sortir de l'assistanat et de réunir les conditions permettant aux gens de se constituer des moyens de subsistance. »

Un système éducatif « formaté »

Retour à Goma. Avenue de la Paix, entre hôtels chics, bureaux de MSF ou résidence de l'évêque, est installé un autre pôle de Yolé, Yolé! Africa. A gauche de l'habituel portail en fer et de l'allée, un toit, des tables et chaises. Quelques jeunes gens ont branché leurs ordinateurs portables : ici, wifi et électricité gratuits leur permettent de travailler, et un petit comptoir d'acheter pop-corn ou boissons. Dans la maison, les bureaux de l'association, des PC à disposition dans une salle de cours ou de réunion. Juste derrière le bâtiment blanc, une grande salle couverte de nattes de palmes. A l'intérieur, un projecteur, et sur l'écran *Lettre paysanne* de Safi Faye, film sénégalais de 1975, la séance de ciné-réflexion de la semaine. Les quelques spectateurs présents partagent leurs impressions : « C'est comme si ce film était tourné hier », s'étonne l'un. « L'aspect écologique est très intéressant », dit un autre.

Ici, côté ville, les jeunes Gomatraciennes sont accueillis librement, peuvent présenter un spectacle, ou se former à la caméra, au montage, à la réalisation, au jeu d'acteurs, mais également à réfléchir et penser par eux-mêmes. « Le système éducatif congolais formate les élèves à répéter ce que dit le maître, constate Petna, impossible de penser hors de l'ordre établi ainsi. Nous voulons leur donner l'opportunité d'être des agents utiles de solution. Avec l'art comme base de réflexion, on peut penser la vie autrement, trouver des solutions originales. » Après une remise à niveau, les étudiants de Yolé suivent six mois de cours puis deux années de stage au sein de l'association, en lien avec les autres pôles. « Ils montent ensuite leurs propres projets,

« A Kinshasa on pense qu'ici il n'y a que la guerre. Mais non, il y a aussi la vie, les gens cherchent à s'en sortir, à se créer de nouvelles histoires, c'est important de leur donner la parole »

— Maité Botembe, animatrice chez Yolé !

deviennent journalistes, cinéastes, artistes... ou même avocats : le meilleur du pays est passé par ici. » Un récent accord avec l'Université de Caroline du Nord, où Petna a été artiste en résidence et Chérie Rivers Ndaliko, son épouse, est assistante et enseignante, va autoriser des étudiants étatsuniens à venir à Goma, et inversement. « Cela va donner à ce cursus alternatif une valeur internationale, se réjouit le réalisateur. A nos débuts nous réalisons de grands événements. Mais c'était juste des chiffres qui faisaient plaisir aux donateurs – car quel était l'impact sur le fond ? Pour en avoir, la formation c'est mieux ! Ils seront moins nombreux, mais deviendront des leaders dans leurs communautés. » Et construiront peu à peu un autre Goma, un autre Congo, « pensé depuis les savoirs et les besoins d'ici. » –

L'Ong Coopération Education Culture (CEC) mène des actions d'éducation à la citoyenneté mondiale et solidaire en Belgique et de coopération culturelle avec des partenaires en Afrique, qui visent la promotion de sociétés inclusives, décoloniales et durables. L'Ong CEC a toujours affirmé la culture comme fondement-même d'un développement durable. A travers la culture et l'art, les actions de CEC et de ses partenaires contribuent à la déconstruction des stéréotypes persistants dans les représentations à l'égard des africains et des afro-descendants. –

—
www.cec-ong.org
www.mingiwingi.org
www.bokundoli.org
Contact: info@cec-ong.org



Un reportage réalisé avec le soutien de Wallonie-Bruxelles International